

Débat

.....

Structure et agencement

Jean Léo Léonard

IUF, UMR 7018, Paris 3 & Labex EFL (Axe 7, EM2)

La *sociolinguistique* est-elle une partie constitutive de la *linguistique*, comme le déclarait William Labov à l'époque dorée du co-variationnisme triomphant, il y a désormais plus de quarante ans, ou bien est-elle une forme de *linguistique d'intervention*, impliquée dans des formes de travail social et d'engagement civique entre le linguiste et la société civile? Est-elle en mesure de rester fidèle à son *éthique sociopolitique*, qu'il s'agisse du plaidoyer de William Labov en faveur de la créativité et de l'excellence verbale (pour ne pas dire la *virtuosité discursive*) observable dans les « classes défavorisées » et chez les populations les plus stigmatisées ou discriminées – en réaction à une lecture possible parmi d'autres des thèses de Basil Bernstein sur la nature des codes socio-linguistiques envisagés dans la perspective du contrôle social (Bernstein, 1975) – ou qu'il s'agisse de sa critique des construits essentialistes en glottopolitique, durant les deux dernières décennies? Ou bien risque-t-elle de se diluer dans la multiplicité des tâches et des petits et moyens contrats, depuis la *veille discursive* sur les forums de discussion Internet à l'observation de la violence verbale au quotidien entre usagers et fonctionnaires, en passant par le relevé *verbatim* des interactions et des alternances codiques multilingues dans les entreprises ou dans les organismes internationaux? Assiste-t-on, du moins dans l'Hexagone, à une rupture entre les linguistes « purs et durs » et les « nouveaux sociolinguistes », de moins en

moins linguistes et de plus en plus sociologues du langage, conversationnalistes, interactionnistes? Ne voit-on pas s'ouvrir un abîme entre une linguistique conçue comme une « machine de guerre » de la globalisation, dont les formalisations de plus en plus sophistiquées débouchent sur des implémentations de plus en plus invasives par ses applications au service de la communication homme-machine, par ses bases de données ubiquistes, par sa collusion avec l'ingénierie de l'intelligence artificielle et les sciences cognitives d'une part, et les praticiens d'une linguistique asystémique et astructuraliste ou antistrukturaliste d'autre part, diluée dans l'observation et l'annotation au jour le jour des pratiques et des transactions langagières, dans des sociétés de plus en plus atomisées, dépolitisées, mais aussi de plus en plus polarisées, surveillées, quadrillées, réifiées et déclassées? Si l'on revient aux fondamentaux énoncés jadis par William Labov, à cette idée forte, saine et subversive que la *sociolinguistique* n'est autre que de la *linguistique socialement critique*, et avant tout de la linguistique, on ne peut percevoir la querelle des linguistes *versus* les sociolinguistes que comme un écran de fumée. Un écran de fumée qui ne prend certes pas sa source dans une hypothétique duplicité – aucun complot derrière cette « guerre des (socio-)linguistes » – mais qui rappelle plutôt la logique qui pousse les habitants des quartiers défavorisés, lors de l'explosion d'émeutes, à commencer par incendier leur propre quartier.

En 1982, Gilles Deleuze écrivait :

(...) La langue n'est jamais un système homogène, et ne contient pas de tels systèmes. La linguistique, que ce soit celle de Jakobson ou celle de Chomsky, croit à de tels systèmes, parce qu'elle ne pourrait pas exister sans eux. Mais il n'y en a pas. Une langue est toujours un système hétérogène, ou, comme diraient les physiciens, un système loin de l'équilibre. Parmi les linguistes, Labov le dit avec beaucoup de force, et par là renouvelle la linguistique. (« Lettre à Uno sur le langage », 2003 : 186).

Selon nous, Deleuze donne ici une lecture très personnelle du co-variationnisme labovien, voire il surinterprète l'incidence des variations de la parole sur le système langue. Dire que l'hétérogénéité est une forme de variation immanente au langage est tout autre chose que dire de l'hétérogénéité qu'elle invalide la notion de système linguistique à proprement parler. En outre, Labov montre davantage que la variation est *quantique*, et qu'en tant que telle elle régule et ajuste les systèmes par le jeu harmonique des proportions variables des paradigmes de la langue, plutôt qu'elle ne permet de conclure qu'il n'y a pas de *système* mais seulement des *agencements*.

Cette citation de Gilles Deleuze cependant tombe à pic pour nous aider à présenter – en ligne de fuite, comme le bien regretté philosophe (et épistémologue) aurait probablement dit – le récent ouvrage collectif *Hétérogénéité et variation. Perspectives sociolinguistiques, didactiques et anthropologiques* coordonné par Martine Dreyfus et Jean-Marie Prieur (IUFM et Université Paul-Valéry de Montpellier). Il s'agit d'une importante contribution en trois volets à l'épistémologie de l'étude des pratiques langagières. Si le premier volet de l'ouvrage propose des *regards croisés sur les notions d'hétérogénéité et de variation* (Andrée Tabouret-Keller, Françoise Gadet, Christine Deprez, Robert Nicolai, Cécile Canut, Jean-Marie Prieur), la deuxième porte sur la *diversité et pluralité linguistique et langagière*, à travers des études de cas le plus souvent ancrées en milieu scolaire (Véronique Castellotti, Violaine Bigot, Marie-Thérèse Vasseur, Patricia Lambert, Rose-Marie Volle, Geneviève Zoïa) ou dans les transactions langagières au quotidien en milieu urbain (Médéric Gasquet-Cyrus, Luci Nussbaum & Dolors Masats). Le troisième volet est consacré à un thème émergent : *la didactique plurielle*, avec les contributions de Robert Chaudenson, Ingse Skattum, Olga Théophanous & Annie Perez-Bettan, Françoise Le Lièvre, Sophie Dufour, Maria Candea et Isabelle Aliaga. Ce triptyque sur concepts, répertoires et transmission sous le signe de la pluralité est à la fois une somme théorique et un essai empirique à multiples facettes, qui illustre les avantages de formes de modélisation non structuralistes et non fonctionnalistes, sans pour autant s'inscrire dans le champ poststructuraliste ou postmoderniste. Cet ouvrage est cependant conçu davantage comme une contribution à une sociolinguistique interactionniste multidimensionnelle – au croisement des trois perspectives annoncées dans le titre – que comme un essai polémique ou une simple collection d'études de cas. Il aboutit à une polyphonie d'où émerge un système complexe, sur le plan notionnel, qu'on comprendra d'autant mieux en faisant contraster ses propositions (tableau 1 *infra*) à celles qui ont prévalu tout au long du XX^e siècle, à partir des années 1930 (structuralisme et fonctionnalisme, générativisme, cf. tableau 2 *infra*). C'est cette confrontation entre deux modèles analytiques que nous prenons la liberté de présenter sous la forme de deux tableaux synthétiques qui ne figurent nulle part, en tant que tels, dans l'ouvrage. Cette schématisation *a posteriori* permettra de rendre compte de manière générale de l'apport de cet essai polyphonique, tant il est impossible, dans les limites de la présente contribution, d'entrer dans les détails des multiples travaux qui y sont représentés. Les notions figurant dans le tableau 1 ci-dessous résument le modèle *Hétérogénéité & Variation*,

tel qu'il se manifeste dans les diverses contributions du volume éponyme. Ce modèle cristallise un ensemble de notions en cours d'émergence depuis deux décennies, qui remettent en cause les construits essentialistes autour des registres, variétés, normes et systèmes linguistiques. Il articule le champ des variétés langagières en cinq dimensions, énumérées dans la première série de la matrice : *qualité, substance, forme, principes d'organisation* et *potentialités*. Les trois séries suivantes se laissent décrire par chacun des cinq ordres posés par la série supérieure, en tête de la matrice. La première série caractérise les variétés langagières comme *hétérogènes*, issues de *processus* en mouvement ou déplacement constant, plutôt que comme *systèmes* ou totalités. Dans cette logique, l'*agencement* en tant que mode d'organisation prime sur le caractère systémique et densément interdépendant des unités constitutives, et il forme un hologramme relevant du *feuilletage* (cf. Nicolai, 2011). Le *feuilletage* est, selon Robert Nicolai, « l'ensemble des ressources du *répertoire non-fini* susceptible d'être utilisé dans sa réélaboration continue de formes linguistiques et d'usages langagiers nouveaux. Parler de feuilletage permet d'appréhender la superposition et la multiplicité de ces formes sans leur attribuer a priori une 'homogénéité' structurelle au sens où une telle qualité est présupposée dans une description structurale, ni une valeur 'essentielle' au sens où elle serait présupposée pour une identification collective. C'est une notion qui concerne des objets sémiotiques construits dans l'interaction » (*op. cit.* p. 154-155). Robert Nicolai choisit donc de parler de *tissu communautaire* plutôt que de *communauté linguistique*, de *texture* plutôt que de *frontière*, de *trame* plutôt que de *parties* et de *totalités*.

Si l'on croise les deux premières séries de la matrice (séries A et B), on dira que toute *variété* ou toute langue ou norme linguistique est qualitativement *hétérogène*, que sa *substance* est issue de *processus* dynamiques et non pas figés ni donnés en soi, que sa forme *systémique* n'est pas un tout fermé, mais un *agencement* d'unités interconnectables selon un *feuilletage* de relations potentielles. La troisième série (C) suggère que toute norme est *variable*, que les unités qui la composent relèvent davantage de *propriétés* combinables que de catégories fixes, que la *langue* n'est qu'un terme d'un *répertoire* ample, voire non fini, de registres, tous mobilisables à des degrés divers et selon des stratégies adaptatives en fonction de contraintes pragmatiques (facteur de l'*adaptation pragmatique*, dans la sixième colonne de la matrice). Enfin, la quatrième série (D) a pour entrée la qualité « *ouvert* », qui implique que les *objets* langagiers qui s'offrent à l'analyse, et dont la forme est par défaut assimilée par la linguistique structurale comme un *code* organisé en *inventaire* qui n'a

effectivement de telles propriétés qu'en termes de *gamme*, dont le champ des combinaisons potentielles est par définition ouvert (on revient là, en boucle, à la première case de la dernière série). Le tableau 1 condense par conséquent les principales notions de ce que l'on peut appeler le modèle *Hétérogénéité & Variation* développé par cet ouvrage collectif.

| | | | | | |
|---|------------|------------|---------|--------------|------------------------|
| A | Qualité | Substance | Forme | Organisation | Potentialités |
| B | Hétérogène | Processus | Système | Agencement | Feuilletage |
| C | Variable | Propriétés | Langue | Répertoire | Adaptation pragmatique |
| D | Ouvert | Objets | Code | Inventaire | Gamme |

Tableau 1. Modèle *Hétérogénéité & Variation*
(synthèse, d'après les travaux réunis dans Dreyfus & Prieur, 2012)

L'antithèse de cette première grille serait la matrice suivante, dont le tableau reprend les concepts du modèle *Hétérogénéité & Variation* que nous venons de commenter, en en prenant le contre-pied, terme à terme. Chacune des quinze notions déclinées dans les trois séries dominées par la première (*qualité, substance, forme, organisation, potentialités*) est en quelque sorte l'image-miroir des notions configurées dans la grille du modèle *Hétérogénéité & Variation*. Outre les relations d'antinomie, entre par ex. homogène *versus* hétérogène, variable *versus* stable, ouvert *versus* fermé, qui ne nécessitent pas de commentaires, et la stabilité de l'ordre relevant de la forme, qui est le pivot ou tronc commun des deux modèles, on notera les effets induits par le déplacement de concepts comme *variation* dans la deuxième grille, qui transpose la qualité *variable* de la première grille.

| | | | | |
|----------|-----------|---------|--------------|---------------|
| Qualité | Substance | Forme | Organisation | Potentialités |
| Homogène | Fonction | Système | Implication | Juxtaposition |
| Stable | Catégorie | Langue | Norme | Changement |
| Fermé | Unités | Code | Élément | Variation |

Tableau 2. Modèle *Structuraliste & fonctionnaliste*
(synthèse, d'après les travaux réunis dans Dreyfus & Prieur, 2012)

La notion d'*implication*, sous le facteur organisation, dans la deuxième grille, se réfère à l'idée du « système où tout se tient », qu'infirmes le modèle *Hétérogénéité & Variation*, qui reprend au contraire les principes énoncés

par Gilles Deleuze ci-dessus. Dans un modèle structuraliste-fonctionnaliste, la variation se range parmi les *potentialités* ou les *virtualités* d'un système conçu comme fondamentalement *homogène* et *stable* – condition *sine qua non* de son identité systémique –, qui confortent la « marche en avant » de la machine (le *système*). Dans un modèle de type *Hétérogénéité et Variation*, l'agencement et le feuilletage de multiples parties se substituent à l'intégration organique en une totalité: l'éventail du variant prime sur l'immanence du système, tout comme le modèle de l'éventail du vivant, chez le biologiste Stephen J. Gould prime sur le modèle en forme d'échiquier, tel que le défendaient F. de Saussure en linguistique ou Thomas Henry Huxley en biologie (cf. Gould, 1997 : 17-27). Autrement dit, les *agencements à choix multiples* sont davantage réalistes, pertinents ou heuristiques que les *systèmes*: la *coordination des parties* (registres du répertoire, normes et séquences interactionnelles contextualisées, etc.) prime sur *l'immanence des contraintes*.

Dès le chapitre I, Andrée Tabouret-Keller rappelle les enjeux qui se profilent derrière le dilemme qui consiste à choisir entre les systèmes à règles et contraintes – qui ont trop souvent été imposés comme incontournables, justifiés par une prétendue immanence de la structure – et des alternatives issues de champs en cours d'intense exploration depuis quelques décennies à peine, comme le contact de langues et la didactique. Ces champs font éclater les totalités données une fois pour toutes, ils rendent dérisoires les construits irréductibles, les monades incompressibles: ils mettent en avant les acteurs, les sujets, l'intelligence contextuelle et le pouvoir des participants de tout processus d'interaction qui implique des pratiques langagières, qu'elles soient monolingues ou multilingues. Ces enjeux sont ceux d'une recherche en sciences humaines capable de ne pas se laisser détourner de sa mission fondamentale, qui est d'accéder à une intelligence des sociétés – à savoir, comprendre ou rendre compte de comment les sociétés fonctionnent –, sans aliéner les sujets en les réifiant ou en réifiant leurs pratiques. Dans la situation de « crise » (les guillemets sont d'Andrée Tabouret-Keller) comme celle que traversent non seulement nos sociétés postmodernes, mais aussi nos institutions universitaires et de production de connaissances en sciences humaines, soumises de plus en plus à la pression de la performance, de la productivité et de l'utilitarisme, le rôle du sociolinguiste ne peut se limiter à la seule observation ou à la critique distanciée *ex cathedra*. À la multipolarité du monde doit répondre une intelligence du multiple. Dans ce contexte, de nouvelles formes de critique sociale sont nécessaires. La dialectique héritée du matérialisme historique et de la

critique marxiste de l'économie politique, quoique toujours efficace pour détecter les contradictions des systèmes de pouvoir et les dynamiques hégémoniques, ne suffit plus¹. Le monde est sans nul doute devenu plus complexe avec la globalisation : les identités se sont démultipliées, tout comme les contacts et les contextes de miscégenation ; les normes comportementales dans ces sociétés en voie d'hétérogénéisation croissante se sont également diversifiées, oscillant entre tolérance et intégrisme. Les subdivisions entre tradition et modernité sont souvent rendues floues par des situations et des attitudes composites, de la part des acteurs sociaux.

L'ouvrage collectif *Hétérogénéité et variation. Perspectives sociolinguistiques, didactiques et anthropologiques* constitue une importante contribution à cette problématique qui transcende les cadres reçus de l'analyse structuraliste et fonctionnaliste, dans lesquels ont initialement émergé les modèles d'analyse des faits sociolinguistiques et du contact de langues. Bien que la sociolinguistique se soit toujours efforcée d'être au moins bidisciplinaire (sociologie et linguistique), face à une linguistique descriptive ou formelle résolument monodisciplinaire, cet ouvrage montre l'apport d'une recherche multidisciplinaire (plus encore que simplement « interdisciplinaire »), qui associe étroitement, en plus de la linguistique, l'anthropologie et la didactique. Les sociolinguistes davantage grammairiens, moins portés vers la sociologie du langage, pourront certes reprocher à la plupart des contributions réunies dans cet ouvrage de manier peu de données linguistiques ou de faits de langues, à proprement parler. Mais, à y regarder de plus près, nombre de contributions – issues notamment des didacticiens – présentent également des données, et même en abondance : Olga Théophanous et Annie Perez-Bettan sur le discours spontané des apprenants de FLE, Sophie Dufour sur la mutualisation par les apprenants d'interactions exolingues extrascolaires, Isabelle Aliaga sur variation, norme et hétérogénéité langagières à l'école, etc. Ces données sont d'autant plus intéressantes qu'elles présentent un éventail diversifié de faits de langues, relevant aussi bien du verbal que du non verbal ou du paraverbal.

Ce n'est pas le moindre apport de la sociolinguistique de ces vingt dernières années d'avoir autant insisté sur le fait que les *données* sont *construites*, et non pas immanentes et « données en soi ». Tout un chacun est désormais conscient de la complexité et du relativisme des données

1. On trouvera dans le petit essai de Marc Abélès une excellente synthèse de l'émergence du postmodernisme en sciences sociales, en réaction au modèle structuraliste-fonctionnaliste (2012 : 59-114).

qu'apporte et que traite la linguistique descriptive et théorique, et l'on doit cette prise de conscience notamment au travail patient et méthodique des sociolinguistes. La métaphore chomskyenne du « locuteur idéal » semble aujourd'hui, avec le recul, et depuis la révolution labovienne, une vue de l'esprit, sinon une aporie, voire une aberration. Au-delà de cette réflexion critique sur la valeur et la fonction des données en sciences du langage, la sociolinguistique de ces quatre dernières décennies, aiguillée par les sociologues et les anthropologues, n'a cessé d'explorer de nouveaux horizons empiriques, tels que l'analyse conversationnelle, les séquences d'interactions verbales, la multimodalité des interactions (verbal, non verbal, paraverbal comme la proxémie et la kynésique, etc.). Ce faisant, elle a rempli le programme de parcours d'échelles sur lequel jadis Joshua Fishman avait tant insisté (c'est-à-dire, passer d'observations à petite échelle à des observations à grande échelle, en passant par la moyenne échelle : de la micro-analyse à la macroanalyse en passant par la méso-analyse, parcours que la sociologie de Georg Simmel, d'Erving Goffman et de tant d'autres sociologues déterminants pour la sociologie du langage n'a cessé de mettre en œuvre). L'apport des didacticiens ouvre encore davantage le champ des données – et des construits –, comme le montre cet ouvrage, à la fois original, innovant et d'actualité, qui participe du large éventail méthodologique, théorique et empirique d'une sociologie du langage contemporaine soucieuse de ne pas se laisser enfermer dans des cadres conceptuels préconstruits, et de réhabiliter l'activité et l'inventivité du sujet de langage ou du sujet psychosocial qu'est le locuteur, avec sa compétence linguistique fondamentalement multiple et diversifiée.

Le mariage de la carpe est du lapin est-il souhaitable ? À savoir, la synergie entre linguistique descriptive, théorique et formelle et la *linguistique sociale* (plutôt que la sociologie du langage) est-elle possible ?

L'ouvrage que nous venons de survoler dans ses grandes lignes montre que oui, et qu'il ne s'agissait en réalité ni d'une carpe, ni d'un lapin. La linguistique, en tant que sociolinguistique, continue de résister au désenchantement d'un monde globalisé qui n'a pas tenu ses promesses de « village global heureux » et de « fin de l'histoire » qui finit bien, bien au contraire : face à l'accélération des inégalités sociales, à l'essor des intégrismes et des nationalismes, à la montée d'un « capitalisme du désastre » (Klein, 2007) et à l'atomisation des solidarités, la (socio)linguistique a un rôle à jouer, tant sur le plan des ontologies (la qualité et la diversité des répertoires et des compétences de chacun) que de l'axiologie (réviser, reconfigurer et consolider la table des valeurs).

Références bibliographiques

- Abélès, Marc [2008] 2012. *Anthropologie de la globalisation*, Paris, Payot.
- Bernstein, Basil, 1975. *Langage et classes sociales. Codes socio-linguistiques et contrôle social*, Paris, Éditions de Minuit (traduction et édition française de Jean-Claude Chamboredon)
- Deleuze, Gilles 2003. *Deux régimes de fous. Textes et entretiens, 1973-1995*, Paris, Éditions de Minuit.
- Dreyfus, Martine & Prieur, Jean-Marie (coord.), 2012. *Hétérogénéité et variation. Perspectives sociolinguistiques, didactiques et anthropologiques*, Paris, Michel Houdiard éditeur.
- Fishman, Joshua, 1979. *The Sociology of Language*, Rowley (Mass.), Newbury House.
- Gould, Stephen, 1997. *L'éventail du vivant. Le mythe du progrès*, trad. Christian Jeanmougin, Paris, Seuil.
- Klein, Naomi, 2007. *The Shock Doctrine. The Rise of Disaster Capitalism*, Toronto, Knopf Canada (trad. française par Lori Saint-Martin et Paul Gagné, 2008 : *La stratégie du choc. La montée du capitalisme du désastre*, Paris, Babel).
- Nicolăi, Robert, 2011. *La construction du sémiotique. Sur les dynamiques langagières et l'activisme des acteurs de la communication*, Paris, L'Harmattan.
- Watzlawick, Paul, Weakland, John & Fisch, Richard, 1975 [trad. française]. *Changements. Paradoxes et psychothérapie*, Paris, Seuil.

